
Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Survivances d'une culture indienne ?

Nora Chevyr

Number 138-139, May–August–September–December 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1040713ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1040713ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chevry, N. (2004). Survivances d'une culture indienne ? *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (138-139), 97–110. <https://doi.org/10.7202/1040713ar>

Tous droits réservés © Société d'Histoire de la Guadeloupe, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Survivances d'une culture indienne ?

par Nora Chevry
Docteur en Histoire et en Anthropologie
Chercheur à l'université des Antilles et de la Guyane
Membre du CERC

Le terme **survivance** est ce qui survit d'une chose disparue. Le point d'interrogation vient comme confirmer cette sorte d'affirmation. S'il en est ainsi il n'y a rien à dire. Mais le mot, survivances, est au pluriel, c'est par cet interstice que je vais intervenir...

J'interviendrai sur **deux** périodes :

- 1) **avant** l'arrivée des originaires de l'Inde, dans la Caraïbe
- 2) **après** leur venue dans cette Méditerranée américaine

1. AVANT L'ARRIVÉE DES ORIGINAIRES DE L'INDE DANS LA CARAÏBE

C'est ce que nous avons montré à la Médiathèque caraïbe le 18 juin 2003. La société d'histoire de la Guadeloupe en a été informée par l'invitation adressée à son président, M. Jacques Adélaïde-Merlande.

Nous avons utilisé la méthode attrayante, mais méthode d'enseignement, le **conte** : où prend-t-il sa source ? où s'est inspiré La Fontaine ? Ceux qui, ici, travaillent sur ce genre littéraire, n'avaient pas été oubliés.

Dans des temps reculés, des conteurs, avec leur *ishtar*, allaient de village en village, en Inde, et commençaient leurs récits, dans une langue vernaculaire. Nous traduisons, en français ce qu'ils disaient :

« Un conte est toujours fallacieux,
mais contient toujours un grain de vérité... »

Nous avons utilisé des récits qui existent dans notre espace caribéen, récits venus d'Espagne, péninsule ibérique, à l'époque. Après avoir traduit de l'espagnol au français l'un d'entre eux, nous avons expliqué ce « grain de vérité ». En effet, le « grain de vérité » dans ces contes n'est pas indiqué. Cette méthode est bien indienne car, dans la civilisation indienne,

on estime que chacun s'approche de la vérité de façon différente et que l'évolution n'est pas la même chez tous. On entend par « évolution » la démarche adéquate. Comme l'a déclaré Pythagore, en arrivant en Égypte, il existe deux types d'enseignement : un aux initiés et un à la foule des néophytes.

Pythagore se présenta au pharaon Amasis. Il fut formé par les prêtres de Memphis. Son initiation dura vingt-deux ans. [...] Il apprit la science des nombres, les mathématiques sacrées. Pythagore comprit [...] Or, les prêtres égyptiens professaient à Pythagore l'enseignement de la haute métaphysique pratiqué, depuis des temps immémoriaux, sur les bords du Gange. Ce philosophe grec de Samos retient qu'il existe un enseignement à deux vitesses : un à la foule des néophytes, délaissant, par incompréhension, nombre de symboles et devant se contenter d'une vérité approchée, à qui il est possible l'usage des mythes, la religion des ancêtres. Une autre connaissance était réservée aux initiés : la doctrine secrète. [...] Tout ce qui nous fut enseigné ne peut pas être publié. L'information sur la vraie connaissance exige une prudence intense. On ne doit jamais révéler la totalité de ce que l'on sait d'où la mise en garde de Confucius et on lit dans l'Évangile (Matthieu VII, 6) : *Margaritas ante porcos* : [ne jetez pas] des perles devant les pourceaux. Cette connaissance est considérée comme sacrée et ce serait la profaner que la révéler sans précaution¹.

Ce 18 juin 2003, nous avons donc présenté ce conte tiré de l'espace caraïbe : Puerto Rico, faisant partie de son folklore, conte très ancien et qui provient bien de l'Inde, et de là, à travers l'Espagne par l'intermédiaire des Portugais. Par ces derniers comme par les colonisateurs espagnols, ces récits parvinrent dans cette partie des Amériques faisant ainsi la jonction des Indes orientales et des Indes occidentales. Et de génération en génération, ils ont été transmis de pères en fils...

Des écrivains d'origine indienne désignèrent par West Indians les descendants des travailleurs venus de l'Inde, à la deuxième moitié du XIX^e siècle, vers la Caraïbe et par East Indians les nouveaux arrivants.

Comme nous l'avons indiqué dans l'invitation envoyée, le conte est toujours fallacieux et contient un grain de vérité **et qui n'est pas expliqué** dans le conte. Celui que nous avons choisi, à dessein, porte sur une perception de l'être humain qui est différente de celle du monde européen qui commence à la concevoir, la percevant comme une complémentarité maintenant et non comme une contradiction. En outre, ce conte mentionne une connaissance médicale qui remonte dans la nuit des temps.

Il existe aussi des récits qu'il fallait modifier, pour faciliter la compréhension. En effet l'enseignement de l'Inde n'est pas chose aisée, comme nous l'expliquaient les pandits, avec qui nous avons étudié que la connaissance se révèle en se voilant, se voile en se révélant. En Inde, la religion est au centre de la vie et l'étude de l'Homme vise son intégralité, l'Homme sous son triple aspect : physique, mental, spirituel. À travers les textes sacrés, dans les rites, avec les mythes, les légendes, les contes, un enseignement est donné et qu'il faut **apprendre**, nous disons

1. Voir Nora Chevry, *La résurgence de la civilisation dravidiennne au cœur du Nouveau Monde*, ACP Guadeloupe, 2001, 2004, p. 11-12.

bien **apprendre** à déceler. Si nous prenons cet exemple : quel est le secret caché dans le conte *Le petit Poucet* ? Quelle est sa symbolique ? Quel est l'enseignement véhiculé ?

La science occidentale, enivrée de ses découvertes dans le monde physique, fait abstraction du monde psychique. C'est ainsi que, lors d'une rencontre internationale sur le Yoga, (une science de l'Inde) à Bitche, en Moselle, avec Shri Mahesh, en septembre 1980, nous avons entendu Jean Filliozat prononcer cette phrase :

« Les scientifiques se heurtent aux barreaux de la cage qu'ils ont eux-mêmes construite. »²

Pour expliquer, par exemple, les notions sur la lumière, l'électricité, les savants ont dû admettre une matière subtile remplissant l'espace et pénétrant tous les corps, matière qu'ils ont appelée éther, ce qui est un pas vers l'antique idée théosophique de l'âme du monde. D'autres exemples existent. Cette science moderne ne fait que tâtonner là où la science des temples antiques avait su s'orienter parce qu'elle en possédait les principes et les clés nécessaires. La science occidentale commence à admettre que des faits lui paraissent inexplicables, parce qu'ils contredisent les théories matérialistes sous l'empire desquelles elle a pris l'habitude de penser et d'expérimenter.

Qu'est-ce que la science ? Pour l'Occident, la science est fondée sur l'expérience objective et pour l'Orient la science est fondée sur l'expérimentation subjective. L'Occident, d'une manière générale, a plutôt élaboré une civilisation qui a pour but de gratifier les besoins matériels de l'individu. L'Orient, en Inde par exemple, c'est le contraire. Nous aboutissons à la notion de civilisation.

La notion de civilisation est ambiguë. Par simplisme, on divise l'humanité en partie civilisée et partie non civilisée, par absence de regard plus objectif, sans misonéisme. L'eurocentrisme se distingue par cette attitude : les autres s'ils sont différents sont donc inférieurs, même barbares... Pourquoi faut-il admettre seulement le système de valeurs purement subjectif de l'Europe pour appartenir à une société dite civilisée ? Pourquoi ne pas admettre d'autres critères ? Par eurocentrisme, l'humanité a perdu ainsi d'immenses connaissances. L'archéologie ne pourra pas tout exhumer.

Quelqu'un qui s'avise de prouver le monde spirituel, l'âme par exemple, le prana, dont parle l'Inde, le concept de mana, d'origine mélanésienne, le wakan chez les Sioux, le zemi aux Antilles, le megbe chez les Pigmeés d'Afrique...³ scandalise l'orthodoxie de l'athéisme, autant qu'on scandalisait autrefois l'orthodoxie de l'Église en niant Dieu. On ne risque plus sa vie, il est vrai, mais on risque sa réputation.

La science officielle a dû, par exemple, admettre que le magnétisme est un mode d'action de l'esprit et de la volonté en dehors des lois physiques et du monde visible. Le monde occidental a visé le bien-être de

2. Nora Chevry, *La résurgence...* op. cit. p. 18.

3. Nora Chevry : *Quel Savoir révèle Notre-Dame du Mont-Carmel ?*, JBS Informatique, Gaudeloupe, 2002, p. 23-24.

l'Homme extérieur tandis que le monde oriental celui de l'Homme intérieur. Les deux conceptions se complètent.

Tout ce savoir de l'Inde ne va pas parvenir dans son intégralité dès l'arrivée des Espagnols et des Portugais dans la Caraïbe. Il ne s'agira que d'un enseignement pour néophytes, mais qui est connu avant la présence des travailleurs venus de l'Inde pour sauver la culture de la canne à sucre, après l'abolition de l'esclavage. Ces derniers enrichiront quelque peu culturellement cet espace d'un enseignement nouveau mais sans un arrière-plan culturel solide, faute d'un tenant du savoir. Dans la deuxième partie, nous montrerons l'existence d'une culture indienne et les nouveaux apports.

2. APRÈS LEUR VENUE DANS LA MÉDITERRANÉE AMÉRICAINE

C'est ce que nous avons présenté à la Société d'histoire de la Guadeloupe le 23 avril 1999 : « Après l'abolition de l'esclavage : les Indiens en Guadeloupe, hier et aujourd'hui ». Nous avions, deux ans avant, rencontré un groupe de professeurs des États-Unis afin de leur parler de l'influence de l'Inde dans l'art en Guadeloupe. Et nous publions, actuellement, notre ouvrage représentant des années d'études, concernant la culture indienne dans la Caraïbe.

Nous devons considérer trois périodes : début, après et aujourd'hui.

L'arrivée des coolies

En tamoul, « kouli » au sens réel du terme, c'est-à-dire des salariés agricoles d'origine, ici, indienne, et non au sens ironique, péjoratif, dévalorisant, donné aux Antilles françaises pour désigner les immigrants indiens et leurs descendants. Ils arrivèrent officiellement dès 1854. Leur départ de l'Inde avait des causes socio-économiques. Sans les développer, nous dirons de façon succincte : le colonisateur britannique augmentait de plus en plus les impôts que ne pouvaient pas payer les cultivateurs pauvres. En outre le loyer des terres des castes possédantes augmentait lui aussi. À cela s'ajoutèrent les nombreuses famines qui sévirent durant tout ce XIX^e siècle. En outre, les artisans de l'Inde se voyaient obligés de se convertir en ouvriers agricoles et la surcharge agraire ne cessait de s'accroître. En effet, l'industrie britannique a étouffé la filature autochtone. L'Inde devait dépenser des capitaux considérables pour faire filer et tisser en Angleterre le coton brut qui en revenait sous forme de tissus réduisant des dizaines de milliers de tisserands au chômage. Ces artisans devenaient alors des ouvriers agricoles... Or, ils savent tisser, regardez les sari, par exemple... La majorité des Indiens émigrants, violant le *kala-pani* – malédiction à qui osait quitter la terre natale pour traverser les océans – étaient de castes réputées agricoles, connaissaient le travail de la terre et correspondaient aux exigences des planteurs de la Guadeloupe, les « habitants ».

Les immigrants, dans ce nouvel espace, étaient agricoles et le cadre n'allait pas favoriser l'expression de cette culture étrangère. Pourtant la religion, élément essentiel de cette culture, malgré toutes les attaques, va

s'exprimer. La religion sera le bastion de l'indianité, le premier élément d'identité.

En Guadeloupe, les premiers qui arriveront, à partir de 1854, seront de l'Inde du sud, les tamouls. Plus tard, à partir de 1873, viendront ceux de l'Inde du nord, nommés les « Calcutta », parlant surtout la langue hindi. Il faut, ici, souligner un fait important, à cette époque pour l'île de la Guadeloupe qui connaîtra un événement unique dans la Caraïbe. Ceci fut le sujet de notre intervention au VIII^e colloque international des études créoles, « Le métissage des langues et des représentations », avec le professeur Robert Chaudenson.

En Guadeloupe, face à la société de plantation, le groupe tamoul, plus nombreux, va s'opposer au groupe hindi, moins important. Ce sera l'élimination linguistique hindi par la langue dominante, le tamoul. On parlera de phénomène de « tamoulisation » : le tamoul deviendra langue véhiculaire. Nous sommes là face à un phénomène d'homogénéisation, mais entre ces deux groupes qui s'opposent dans leur pays d'origine. Ceci ne se produirait **jamais** en Inde, les « tamouls », dravidiens de couleur noire et les dits « Calcutta » de couleur blanche. En Guadeloupe, le créole va servir de ciment aux deux groupes. Les langues indiennes, tamoul et hindi, ne résisteront pas au créole qui servira de langue de communication et de langue de consolidation de ces deux groupes.

Sans lien avec l'Inde et sans détenteurs du savoir, ceci ne facilite pas la conservation de ces langues. La transmission orale ne suffit d'autant pas que les immigrants veulent l'intégration et non le particularisme. On pourra parler là de survivances concernant ces deux langues. En effet, le créole devient langue vernaculaire pour tous dans cet espace géographique, mais **jamais** il ne sera utilisé dans la pratique de leur culte. Les officiants (*pouçari*, *vatialou*) se servent d'un recueil de poèmes religieux, le *Mariamman Talattou*, utilisé dans le sud de l'Inde, pays tamoul, même si peu d'entre eux comprennent. Il y en a qui s'informent auprès de Pondichéryens de passage dans l'île. Des prières sont dites aussi en hindi, tirées d'un résumé du *Ramayana*.

Leur effort pour empêcher l'utilisation de leur langue maternelle, dans la vie courante, peut se comparer à celui fourni par les familles de couleur pour combattre l'emploi du créole. L'effort est semblable mais pas la motivation. L'homme de couleur désirant monter dans l'échelle sociale, assoiffé de valorisation, va dénigrer le créole et parlera le français en imitant l'accent du parler de l'homme blanc tel que le décrit Frantz Fanon (*Peau noire et masque blanc*). L'Indien, lui, parlera le créole pour éviter tout particularisme. Il en deviendra même le dépositaire.

Les patronymes sont changés, l'acquisition de prénoms chrétiens devient nécessaire pour éviter moqueries et mépris. L'acculturation devient une nécessité pour leur survie entraînant les survivances de leur culture. Si la société globale d'accueil avait été réellement accueillante il y aurait, sans aucun doute, conservation de leur langue, de ce qu'ils possédaient comme culture. Même si ce n'était pas la globalité de la grande civilisation de l'Inde et qui, comme nous avons dit plus haut, vu ceux qui arrivaient, cela ne pourrait être qu'une connaissance de néophytes. Mais ce serait un savoir, toutefois, qui, étudié par des initiés, s'approcherait d'une vraie connaissance ignorée dans le pays d'accueil.

L'acculturation, qui leur sera reprochée, concernant le savoir du pays d'accueil, sera due à l'attitude européenne qui applique le rejet face à ce qui est différent le considérant comme inférieur. Le rôle du christianisme, face à l'insuffisance numérique de ces travailleurs, sera néfaste, et, servira de vecteur pour la disparition de leurs cultes (au pluriel car les deux groupes ont des pratiques différentes). Il n'y aura pas de disparition définitive, leur religion sera maintenue en conserve, selon l'expression de Bastide, même si *vatialou* et *pouçari* ne savent ni lire ni parler tamoul ou hindi traduisant frustration et regret.

Que va entraîner ce contact de civilisations ? la valorisation de la création du créole, langue née de chocs de peuples, dominants et dominés. Dans la vie profane, pour les originaires de l'Inde, le créole va supplanter deux langues millénaires que sont : tamoul et hindi. Le créole remplacera même dans les églises le latin, sans aucun doute le christianisme veut augmenter ainsi le nombre de ses fidèles. Cette attitude catholique va, au contraire, décevoir le groupe noir. Ce dernier a connu la déculturation et avait commencé à trouver cette langue ancienne un peu magique lui rappelant, sans doute, des sonorités enfouies dans son subconscient même s'il continue à se cacher pour aller voir le quimboiseur, mal perçu par la société globale. Il va se rendre compte que l'Indien, en pratiquant son culte, fait des cérémonies en public, et utilise une langue qui lui est inconnue. Il sera attiré et se joindra à ce groupe. Nous constatons, ainsi, les transformations qu'a pu entraîner, dans la Caraïbe, l'arrivée des travailleurs venus de l'Inde.

Il est à noter que le créole s'enrichira de mots indiens, d'où indianisation du créole : *colombo* (du tamoul *koujambou*), *pavoka* ou *paroka* (du tamoul *pavakai*), *moltani* (du tamoul *milagou tani*), *dhogla* (d'origine hindi, désignant des métis indiens) ...

Nous avons souligné, plus haut, que, chez l'immigrant originaire de l'Inde, la **religion** est un élément essentiel dans sa culture. Vu les besoins des planteurs de la Caraïbe, les Indiens originaires du sud et du nord de l'Inde, l'Inde des castes, seront surtout issus de castes moyennes et inférieures, liées donc aux activités agricoles. Par exemple, la Martinique en a eu surtout du Sud, Trinidad, surtout du Nord, la Guadeloupe, d'abord du Sud et ensuite du Nord...

Malgré l'acharnement de l'Église catholique, qui ne l'oublions pas, a fait partie de la colonisation, de la conquête, en vue d'évangéliser les peuples conquis, ces travailleurs indiens parvinrent à construire de petits temples. En Guadeloupe, si nous prenons en exemple cet archipel, dans l'espace caraïbe, où vinrent des travailleurs du Nord et du Sud de l'Inde, vers les années 1975, il y en avait neuf : sept en Grande-Terre et deux en Guadeloupe proprement dite. Ces temples appartenaient à des particuliers.

Et si nous parlions de l'influence de l'Inde dans l'Art en Guadeloupe, nous pourrions parler d'**architecture**. Ces constructions rappelaient-elles l'architecture indienne ? Non. En effet pensons à l'origine de nos arrivants. Il ne s'agissait que de cases modestes situées en hauteur entourée d'un espace. À l'intérieur : un sanctuaire où résidait la divinité principale, à l'extérieur le gardien du temple et de la déesse, sur une plate-forme un mât tricolore avec des drapeaux bleus ou rouges. Les Indiens du sud de l'Inde, les Tamouls furent plus nombreux que les Indiens du nord, les « Calcutta ». Sur les neuf temples de l'époque, sept étaient dédiés à

Mariamman, divinité adorée, donc, par les Tamouls. Le gardien de ce temple est Madouraïviran. Selon la transcription phonétique : en Guadeloupe, Mariamman est appelée aussi Maliémin, Mariamin, Maliamin. Madouraïviran est appelé aussi Mardeviran, Maldevilin... Les deux autres temples étaient dédiés à Kalimaï, divinité d'origine de l'Inde du nord, adorée par les « Calcutta ». Le gardien de ce temple est Hanouman, le dieu-singe.

Durant cette période, les deux cultes n'étaient pas associés sauf dans le nord de la Grande Terre, le temple de Gachet qui comprenait un sanctuaire principal pour Mariamman, un sanctuaire secondaire pour Kalimaï et deux autres pour chacun des gardiens : Madouraïviran et Hanouman.

Un point à souligner : les deux catégories honorent Nagourmira, appelé aussi Nagoumida, Nagoumira. En conséquence, à côté de tout temple, si modeste soit-il, pour le symboliser un pavillon est hissé au sommet d'un mât portant les signes suivants : un croissant, un mât brisé. En effet il s'agit d'un saint homme de Nagore, musulman, et cette région est un lieu de pèlerinage où viennent tous les croyants musulmans, hindous, chrétiens. Ce saint musulman protège contre les naufrages, d'où le symbole de mât brisé. Et ces travailleurs, venus de l'Inde, par reconnaissance, ont voué un culte à ce saint.

À Capesterre Belle-Eau, M. Komla va transformer son modeste temple pour tenter de réaliser une architecture indienne avec l'élément caractéristique le *gopouram*. Son propriétaire est allé en Inde et la construction fut réalisée par des originaires de l'Inde. C'est un style dravidien qui vise à la majesté par la dimension des ensembles et la hauteur du *gopuram*, tour à étages, construite au-dessus du porche d'entrée et décorée de sujets mythologiques. On y distingue Shiva, Ganesh, Krishna, Sarasvati, Lakshmi... le symbole de Shiva lingam et le yoni. Est-ce un *mandapam*, à l'entrée, pour les offrandes, autre caractéristique du style dravidien dans ce temple qui ne cesse de s'agrandir... Au premier plan, un espace qui, rempli d'eau, pourrait servir de réservoir destiné aux ablutions rituelles.

Dans le domaine architectural on peut citer un autre exemple de l'influence de l'Inde : l'attrait surtout par les Guadeloupéens d'origine indienne ayant aujourd'hui visité l'Inde : l'attrait de *claustra* donnant l'impression de dentelle de pierre. Ces *claustra* laissent filtrer un éclairage subtil, élément utilisé par le grand Moghol Akbar qui a voulu être le trait d'union entre l'islam et l'hindouisme.

Dans le **domaine vestimentaire** qu'est-il resté ? Il a fallu se fondre dans la société globale, éviter les différences pour mieux s'intégrer dans ce nouvel espace. Ce fut la disparition des différentes tenues du pays d'origine... Plus d'un siècle s'est écoulé, point de contact avec le pays d'origine, mais un besoin d'identité s'est affirmé. L'année de l'Inde déclencha l'explosion totale. C'est la prise de conscience de ses traditions, de ses coutumes, et désir de les voir reconnues par le reste de la société globale.

Deux problématiques :

Faut-il les garder comme elles furent transmises dans ce nouvel espace ? Ou faut-il se tourner vers l'Inde ? Hésitations, oppositions, en

tout cas l'attrait pour ses origines devenait une nécessité qui se transforma en fierté quand ces ressortissants comprirent qu'ils sont issus d'une très grande civilisation.

Si le port du sari n'est pas encore quotidien, les occasions ne manquent pas pour s'en draper, pour montrer comment faire, même si, au début, beaucoup ne savaient pas se vêtir ainsi, demeureraient maladroitement, même encore aujourd'hui pour quelques-unes. C'est maintenant apprécié par les autres composantes de la société guadeloupéenne. Une autre tenue connue de l'Inde est aussi portée, le *penjabi*, même si le nom est encore un peu ignoré, on devine que c'est de l'Inde. Les hommes s'habillent aussi en vêtements indiens, ne portant pas, toutefois, le *dhoti*. Des magasins indiens vont s'ouvrir dans l'archipel.

Dans le **domaine de la musique** : durant le culte, les pratiquants ont un orchestre de cymbales, de tambours, les *taloms* et les *matalons*. Les *taloms* sont de petites cymbales en cuivre qu'on utilise en Inde dans les cultes villageois. Concernant le *matalon* utilisé, c'est un tambourin sur lequel est tendue une peau de cabri : dans le sud de l'Inde c'est un *paraï* ou *tamparaï*, simple erreur de terme. Le vrai *matalon* est un tambour cylindrique à deux faces utilisé d'abord plus rarement en Guadeloupe et qu'aujourd'hui on connaît mieux. Les Guadeloupéens, indiens ou non, aiment jouer du tambour, ce qui maintient l'art du *matalon* venu de l'Inde avec les premiers immigrants, dès 1854. L'attrait pour la musique typiquement indienne est confirmé. Les radios avec des Guadeloupéens d'origine indienne apprennent à la faire connaître.

Dans le **domaine de la peinture**, les Guadeloupéens d'origine indienne s'intéressent à l'art des femmes de Mithila, région de l'Inde située du Gange au Népal, où les femmes dans les villages dessinent et peignent des dieux et des déesses. C'est leur façon de prier. Cette manière de dessiner est un acte religieux.

Ces femmes utilisent un bâtonnet de bambou ou bien leurs doigts qu'elles mouillent d'eau de riz. Lors des fêtes, elles dessinent, toujours sur le sol, des *aripanas* avec eau de riz ou bouse de vache. Ces *aripanas* représentent l'Univers. Les dessins ne vont pas durer, c'est leur exécution qui est importante. Seules les femmes dessinent et les petites filles apprennent en regardant leur mère. Au Mithila, elles devront offrir à leur futur mari des *kohabars*, dessin de demande de mariage. On n'en est pas encore là, en Guadeloupe, où l'on s'intéresse en milieu indien comme dans l'Inde du sud, aux dessins de figures ornementales : *kolam*, exécutées sur le pas de la porte de la maison, avec de la poudre blanche de chaux ou de riz. L'habileté de la personne qui effectue ces dessins doit lui permettre d'exécuter des figures symétriques compliquées, sans interrompre le tracé des lignes. L'étude de ces *kolam*, en Guadeloupe, est récente, due au désir d'une Guadeloupéenne, d'origine indienne, s'intéressant à la peinture. Elle est partie en Inde.

Chez les peintres, souvent, en Guadeloupe, on perçoit les procédés indiens. Par exemple, Marie-Josée Limouza déclare qu'avant de peindre elle éprouve le besoin de méditer, de découvrir son être profond. Pour elle, ses œuvres sont toujours des ébauches comparées au modèle qu'elle porte en elle. Un autre exemple, le peintre Christian Bracy (antillais non

d'origine indienne) procède de même, le mode de penser de l'Inde l'aide à aller à sa propre découverte. Il dit : « Le peintre... s'immerge dans sa création, médite l'œuvre d'art... le peintre cherche... dans l'objet d'art... son contenu de vérité. » Ce même artiste voulut comprendre la peinture d'inspiration zen, ce qui le poussa vers la pratique du yoga. Il lut Vivékananda, Aurobindo. Il comprit ce qu'est faire le vide en soi, comme on l'apprend en Inde. L'esprit de non-dualité pénètre ce vide et la vacuité même bascule dans l'esprit, évacuant le rapport du sujet à l'objet. L'esprit de l'homme transmet à la main la pensée d'une plastique pure. C'est ce qu'en dit cet artiste.

Dans le **domaine culinaire**, nous utiliserons deux points de vue : celui d'un Indien de Pondichéry, Singaravélou, responsable universitaire de la diaspora indienne dans le monde et celui d'un descendant de ces travailleurs émigrés qui fut député de la Guadeloupe, Ernest Moutoussamy, qui a si judicieusement écrit *Des champs de canne à sucre à l'Assemblée nationale*.

Singaravélou précise que les Indiens ont apporté, à leur arrivée, des graines de plantes qu'ils utilisent jusqu'à nos jours dans leur cuisine. Ces végétaux ont donc été cultivés et les autres ressortissants de la société guadeloupéenne ont commencé à les utiliser. Quelques-unes de ces plantes sont déjà bien connues de la population : le *moulounga* du tamoul *mourongai*, le *paroka* du tamoul *pavakai* qui, en Guadeloupe, prit le nom de « mangé-cooli », « pomme-coolie ». Dans la cuisine indienne, dans l'île, d'autres légumes originaires de l'Inde sont l'objet de plats succulents, le *pikenda* du tamoul *pirkengai*. On pourrait encore en citer d'autres.

Singaravélou retrouve des spécialités de sa terre natale comme le *kou-jambou*, terme tamoul, devenu en Guadeloupe « colombo », également le *milagou tanni*, terme aussi tamoul transformé dans cet espace créole en « moltani ». Il remarque le peu de spécialités de la cuisine de l'Inde du Nord. Il cite le *rotti*. Cela se comprend par le nombre plus important de tamouls que de « Calcutta ». Singaravélou reconnaît ces mortiers utilisés, *lammi kallou*, appelés ici : pierre à massalé. Singaravélou admet que l'Indien a été obligé de se créoliser mais qu'il a aussi enrichi le patrimoine guadeloupéen.

Quel est, maintenant, le point de vue d'Ernest Moutoussamy, descendant de ces travailleurs émigrés, ancien député de la Guadeloupe ? Il y a dans ses propos de la fierté. Il peut enfin parler de la culture de ses ancêtres, culture si longtemps occultée, méprisée, bafouée... qu'on en parle en terme de « survivances ». Il déclare que la cuisine indienne occupe dans l'art culinaire de la Guadeloupe une place de choix. Comme plat national le colombo rivalise avec le matété, le calalou, le bébélé... Il souligne que si, occidentalisé, l'Indien pour manger le riz le débarrasse de son amidon, en le coulant après sa cuisson, en revanche, il ne jette pas le liquide amidonné. Il l'utilise alors avec des épices pour préparer le *kanji*, que ne connaissait pas Singaravélou.

Ce dernier avait parlé du *rotti*, spécialité de la cuisine de l'Inde du Nord. Ernest Moutoussamy, concernant le *rotti*, mentionne qu'il a été imposé par les « Calcutta » et que ce *rotti* va être modifié et donnera le *poori* en ajoutant dans cette galette de farine de blé, qu'est le *rotti*, une pâte à base de colombo mêlée à de la purée de pomme de terre. On pourrait parler d'une forme de tamoulisation dans le secteur culinaire. C'est

aussi une manière pour le groupe dominé en Inde de s'imposer, vu leur nombre, dans ce nouvel espace. C'est en quelque sorte une forme de revanche. Le groupe tamoul, plus nombreux, a cherché à s'imposer ou à s'uniformiser pour être plus solide face au reste de la société globale. En quelque sorte, ce groupe a mené deux actions : revanche et résistance.

Par une petite comparaison, sans aucun doute, avec le savoir-faire européen, Ernest Moutoussamy parle d' « amuse-gueule » qui peuvent être dans la cuisine indienne locale : le *jalebi*, le *panialon*, le *vadè*.

À ces deux points de vue sur l'art culinaire, nous ajouterons un élément nouveau n'ayant rien à voir avec les descendants des travailleurs indiens émigrés. Il s'agit bien du savoir indien, parvenu dans la Caraïbe mais étranger à ces groupes. Il s'agit des travaux du scientifique indien Bhat, diplômé de l'université de Madras et qui a été professeur durant plusieurs années dans le département de biologie de l'école de sciences de l'université d'Oriente à Cumana au Venezuela en 1969 et y demeura durant dix-huit ans. Il revient souvent dans la Caraïbe (en Guadeloupe, par exemple). Selon ses travaux, la capacité que l'homme a de digérer, d'absorber et d'assimiler les aliments, ainsi que celle d'éliminer les déchets déterminent sa santé. En expliquant l'art de se nourrir, il donne la vision qu'on a en Inde de la constitution de l'homme qui n'est pas du tout la même que dans la culture européenne où l'être humain n'est qu'un assemblage d'organes ignorant ou méconnaissant le plus souvent l'existence des cinq corps. Il fait connaître la médecine millénaire de l'Inde, la médecine ayurvédique.

Ces données se retrouvent dans l'exemple, que nous avons cité plus haut, en parlant des apports de l'Inde dans la Caraïbe, avant l'arrivée des travailleurs immigrés, après l'abolition de l'esclavage dans la Caraïbe.

Autre secteur, le **domaine de la danse** : dans ce domaine, trouvons-nous des apports de l'Inde ? Tournons d'abord notre regard sur les descendants de ces anciens travailleurs venus du continent du Sud-Est asiatique pour sauver l'économie sucrière dans l'espace caraïbe. Prenons en exemple la Guadeloupe.

En effet, leurs danses, appelées *nadrons*, illustrent des scènes tirées des légendes et des épopées de l'Inde comme celles de *Maldévilin*, du *Ramayana*... Vu les origines en général de ceux qui sont venus et le manque d'échange, pendant une période, on pouvait noter une certaine carence. La danse servait et sert encore à vénérer le Divin. L'orchestre comprend des joueurs de *talom*, un joueur de *matalom* et plusieurs chanteurs. Il y a deux rythmes : un, lent, le *métou* et un autre, plus rapide, le *vilasson*. Entre les deux, un rythme intermédiaire, le *routou talom*. À l'orchestre s'ajoute un autre instrument qui est le tambour frappé avec un *koutchi* et un *sinin koutchi*.

Dans ces drames mimés tirés des légendes indiennes dont les descendants des immigrés n'ont gardé que de vagues souvenirs, les danseurs ne sont que des hommes, comme en Inde. Ce sont des extraits du *Maldévilin*, le plus célèbre en Guadeloupe, c'est le *Madourai Viran Natakam* (*natakam*, terme tamoul, signifie drame), des extraits du *Nallatanga Natakam*, du *Tamayanti Natakam* (Tamayanti pour Singaravérou et Tamayandi pour E. Moutoussamy), extrait également du *Tesingou Natakam* (Tesingou pour Singaravérou et Dessingou pour E. Moutoussamy).

Ces danses ont lieu sur une savane non loin d'un temple. Cet espace est appelé *sabè* et délimité pour la manifestation. Les danseurs portent des costumes clinquants. Ils représentent les personnages du drame à mimer. Ils portent sur la tête une armature ornée de fleurs, d'ampoules, de petits miroirs, rappelant de manière étonnante les danseurs amérindiens que nous avons observés au Mexique. S'ils représentent un roi, cette armature est appelée le *condè*, si c'est la reine, le *narè*. Ces danses, conservées par une tradition orale, constituent des éléments vivants d'une parcelle d'une vieille civilisation du monde, celle de l'Inde.

En Guadeloupe, puisque c'est la partie que nous ciblons dans la Caraïbe, un apport nouveau, non introduit par les travailleurs émigrés, va faire son apparition dans le domaine de la danse. Cet apport nouveau est le *Bharata Natyam* que les Guadeloupéens d'origine indienne ne connaissaient pas. Ils refusaient tout regard vers l'Inde. C'est ainsi que gêna et gêne, encore plus d'un, pour des raisons diverses, le premier retour aux sources que nous avons organisé avec l'Association Comité de Coordination Culturelle Inde Antilles Guyane (CCCIAG), avec la rencontre du Premier ministre de l'Inde, Madame Indira Gandhi qui accepta de nous recevoir au Grand Palais à New Delhi, à la date de l'anniversaire de l'indépendance de l'Inde, le 15 août. C'était en 1981.

Le CCCIAG a présenté pour la première fois en Guadeloupe, lors de l'Année de l'Inde, le *Bharata Natyam* malgré l'opposition des Guadeloupéens d'origine indienne qui ont tout fait pour empêcher le spectacle à la Résidence départementale de la Guadeloupe. La jeune fille qui venait présenter cette danse, sous son nom d'artiste Kamladevi était originaire de Saint-François en Guadeloupe, ignorée encore de sa commune, vivant en France, afin d'apprendre cette danse. Elle n'exécutait, du *Bharata Natyam*, à l'époque, que la première partie : *Ranga Puja*, rituel d'adoration préliminaire et les offrandes de fleurs, *pushpanjali*. Plus tard, elle amorça l'étude de la phase appelée : *Alarippou*. Une autre jeune fille de Martinique en fit de même. Une association guadeloupéenne indienne la fit venir. Elle devait, alors qu'elle n'est que débutante, apprendre à d'autres Guadeloupéennes d'origine indienne, mais sans commencer par l'étude préliminaire, indispensable, de la connaissance et de la maîtrise de leur corps.

Ensuite, venant du Canada, de Montréal, un organisme indo-canadien a fait une adaptation de cette danse qui est devenue le *Kala Bharati*. La présidente était Mamata Niyogi-Nakra. Le groupe vint à la Martinique lors du Festival de l'indianité en 1991, mais il s'agissait d'une variante, et ce groupe n'a pas été accepté. Cela n'empêcha pas les Antillais d'origine indienne de pratiquer une méthode sournoise qui consistait à faire des photos, des enregistrements malgré l'interdiction de la présidente Mamata Niyogi-Nakra, qui dut même quelquefois arrêter le spectacle. C'est là une curieuse habitude chez ce groupe ethnique qui aime utiliser le procédé de s'approprier en cachette ce qu'il ne connaît pas. Un autre exemple : il s'arrangera pour empêcher une manifestation sur le thème indien, interdisant au groupe d'y assister tout en envoyant quelqu'un enregistrer ce qui se fait. Plus tard, il reprend, à son propre compte, ce qui a été réalisé.

Cette attitude s'est révélée en maintes occasions. Par exemple, lors de nos enquêtes, en s'apercevant d'un manque de connaissance, nous expliquions avec précision pour que ce soit bien compris. Durant l'explication, il est facile de constater l'ignorance. On mémorise bien et en partant, nous nous apercevons qu'on reprend ce que nous venons de dire, en ayant l'air de nous l'apprendre, mais, maladroitement, car pas encore bien assimilé : ce qui confirme qu'il y avait ignorance et malveillance.

Un autre fait, et il y en a beaucoup, va montrer l'attitude au sein de ce groupe ethnique. Ceci se déroula en Guadeloupe, en 1985, dans la Résidence du Président du Conseil général, lors d'une manifestation indienne. Le *Bharata-Natyam*, nous l'avons dit, était encore ignoré de ce groupe. La danseuse, qui était de Saint-François, était encore inconnue dans sa commune, présentée par le CCCIAG, association défendant l'indianité, devait l'interpréter, pour la première fois, dans la Caraïbe. Les autres associations s'opposèrent au CCCIAG, en sabotant le matériel pour empêcher l'exécution de la danse. Ces associations prétendaient qu'il ne fallait faire que ce qui avait pu être gardé, par conséquent ne pas se tourner vers l'Inde. En moins d'une décennie, c'est, maintenant, qui peut dire qu'il est allé en Inde, qu'il y a une ressemblance entre ce qui se fait dans la Caraïbe et dans la terre d'origine. Des relations caribéennes, avec Trinidad par exemple, permettent à des associations d'apprendre des danses folkloriques, bien plus faciles que la danse classique du *Bharata-Natyam*. On échange aussi des CD de danses.

Face aux apports nouveaux, en Guadeloupe la plupart des Indiens appliqueront le concept de « réinterprétation », selon Herskovits en adaptant de nouvelles valeurs pour changer la signification des formes anciennes. Lors de la pénétration de cette danse classique, on assistera à une espèce de remise en cause au sein même du groupe indien. Un changement s'est opéré avec explosion. En effet on avait commencé à faire danser les jeunes filles. Les vêtements, dont se paraient ces danseuses indiennes, qui étaient au stade du balbutiement et qui ne pratiquaient nullement cette approche classique, se modifièrent littéralement. On les vit se parer du *choli* ou blouse étroite et courte laissant les avant-bras et la taille à nu, se parer d'un pantalon drapé auquel sont adjoints une basque en forme de demi-lune et un « éventail » (éventail : partie plissée, en avant du corps à partir de la taille) attaché sur le devant des jambes. Elles prirent l'habitude aussi d'orner les chevilles de bracelets munis de clochettes, les « gangourous », *ghungurs*, de porter aux bras des bracelets divers et aux mains des bijoux couvrant le dessus. Les cheveux tressés en une longue natte ornée de fleurs furent garnis de bijoux de tête voulant ressembler à la danseuse de *Bharata Natyam* qui porte, en effet, un costume particulier issu de ce que l'on peut voir encore sur les bas-reliefs des temples de Chidambaram, par exemple.

Nous n'indiquerons pas tout ce qui est à savoir sur cette danse très ancienne, qui remonte dans la nuit des temps. Les mouvements exécutés par les danseuses sont des postures de yoga, les *asana*⁴. Des modifications sont apportées à cette danse par un maître de l'Inde du sud. Jadis, elle était exécutée par une danseuse et comme si la Divinité était face à

4. Nora Chevry : *Yoga et Danse* ITREMA Guadeloupe, 1998.

elle. La modification est la suivante : cette danse peut être exécutée par un danseur et comme si la Divinité se trouve aux quatre points cardinaux. En Guadeloupe, un danseur, Dominique Delorme l'a exécutée ainsi à l'habitation Matouba à Saint-Claude. Nous soulignerons qu'elle a un but totalement philosophique. La musique utilisée pour cette danse est le raga dont les premiers contacts n'éveillent que peu d'écho à des oreilles non habituées. Cette musique est considérée comme une forme de discipline spirituelle, permettant d'accéder à la connaissance de la signification de l'Univers.

L'orchestre du *Bharata Natyam* est composé d'une *vina*, du *mridangam*, d'une flûte et de musique vocale, sans oublier les grelots. L'orchestre, dans les cas cités plus haut, était remplacé, malheureusement par un enregistrement. Ce *Bharata Natyam*, venu de l'extérieur, a eu d'autres impacts. Ces ragas résonnèrent dans la mémoire génétique d'un guitariste guadeloupéen d'origine indienne, Lurel, passionné de musique. Il oriente ses études vers une approche du raga. Il fait résonner sa guitare comme une *vina*.

Un autre style majeur de danse : le kathakali a pénétré dans l'île mais ce fut occasionnel... Ce fut, toutefois, pour le Guadeloupéen d'origine indienne, une émulation sachant qu'il lui manque un arrière-plan culturel solide.

Dans le **domaine de l'art de vivre, le yoga** : il s'agit de la philosophie de l'Inde, toute une science intégrale. La science occidentale est fondée sur l'expérience objective. Le yoga est une science fondée sur l'expérimentation subjective : deux sciences qui, en fait, se complètent, permettant une vision globale de l'Homme qui n'est pas, comme en Occident, un assemblage d'organes. L'Inde n'a pas séparé le physique du psychique. La médecine psychosomatique redécouvre cette réalité. « Le yoga est l'apaisement de l'agitation mentale » déclarait le grand maître du yoga, Patanjali. En effet, le mental, l'esprit de l'Homme, disait-il, est comme un singe, turbulent de nature comme tous les singes, à qui l'on fait boire beaucoup de vin, en plus piqué par un scorpion et en outre habité par un démon. Quels mots pourraient décrire l'agitation effrénée de notre singe ? Et l'esprit de l'Homme est comme ce singe.

En outre, concernant l'anatomie, pour la plupart d'entre nous, l'Homme est encore un inconnu. L'anatomie, dans les manuels occidentaux, ne représente qu'un aspect du corps humain : celui que livre la dissection. L'Inde admet l'existence d'une anatomie subtile qui ne peut être trouvée sous un scalpel.

Cet Art de vivre est une autodiscipline enseignée dans tous les secteurs dans l'île : toutes les Écoles de danse, dans toutes les salles de Sport, par un nombre important de particuliers... Personnellement, nous avons fait des expériences en psychosomatique, au côté du docteur Carthame, à la Clinique des Eaux Vives, à Matouba, à Saint-Claude (Guadeloupe), également en Institut médico-pédagogique, à côté d'une psychologue, en milieu scolaire : collèges, lycées, université⁵. Nous avons introduit le yoga

5. Étant professeur diplômé de la Fédération nationale de yoga.

à l'université des Antilles et de la Guyane et nous avons obtenu des examens comme tout autre discipline. Nous l'avons fait connaître au CREPS, au ministère de la Jeunesse et des Sports, cette discipline étant enseignée pour le sport de haut niveau, ce qui nous permit de participer au colloque du professeur Saillant. En Guadeloupe, ceci fut difficile, car c'était une action pionnière.

Ce savoir, né en Inde, ne fut pas introduit par les travailleurs venus de l'Inde. Ce n'est pas parce qu'on est originaire de l'Inde qu'on connaît cette discipline. Singaravélou ne connaissait même pas le nom, et ceci sans complexe. En Guadeloupe le yoga vint ensuite du Canada, par un frère, le frère Odilon qui l'enseigna d'abord à l'évêché, puis de France par un originaire de l'Inde, Shri Mahesh, installé à Paris...

À travers ces sept secteurs : architecture (religieuse), vestimentaire, musique, peinture, culinaire, danse, yoga, nous avons fait un rapide survol sur l'implication de l'Inde dans notre espace caribéen, en ciblant la Guadeloupe. Par une observation objective et une connaissance du savoir de l'Inde, il est possible de se rendre compte des éléments de la très vieille civilisation de l'Inde en soulevant le voile qui couvre les pratiques des descendants des travailleurs venus dans l'espace caraïbe, vers la moitié du XIX^e siècle. D'autres apports parviennent. La quête de l'Inde a entraîné la découverte des West Indies et l'Inde s'est comme rapprochée de cet espace, avant pendant et après l'arrivée de ses ressortissants.